

MIS A NU

La veille, j'avais résolument bu trop d'alcool : j'avais la bouche pâteuse, la tête engourdie et mes lèvres semblaient dénuées de toute sensibilité. Je manquai tomber de mon lit, me rattrapant de justesse à ma table de nuit avant que de me relever péniblement pour aller effectuer mes ablutions quotidiennes. Brossage des dents, retrait méthodique du cérumen à l'aide d'un trombone déplié, rasage. Lorsque arriva le moment de la douche, je fus surpris de découvrir que je m'étais couché entièrement nu, sans même un caleçon ; mais peu importait. Rien dans la vie n'avait plus vraiment d'importance à mes yeux. Chaque jour j'accomplissais les mêmes gestes, passais les mêmes coups de téléphone, rédigeais les mêmes lignes de codes, réparais les mêmes erreurs, mangeais la même salade composée dans le même récipient de plastique, invisible dans le même bureau, derrière un mur de verre identique. Je n'avais jamais eu ni femme ni enfant, la solitude pour seule compagne m'avait plongé dans des heures interminables d'angoisse et d'ennui, à regarder des films ou lire des livres, bons et mauvais, la quantité l'emportant allègrement sur la qualité générale de ma consommation intellectuelle. Les musées, les parcs zoologiques, les expositions, les petits magasins dans les recoins les moins connus de Domuse, j'avais tout vu, tout visité, j'en étais las.

Mon corps flou me fixait dans la glace embuée, ses traits se précisant peu à peu jusqu'à ce qu'apparaissent clairement les signes flagrants de mon affaissement général. Je ne faisais plus de sport depuis déjà six mois, ne sortais plus de mon appartement que pour me rendre au travail ou faire les courses, ne voyais plus personne, ne me lavais qu'une fois tous les trois jours, restais assis toute la journée durant, même lorsque c'était l'heure de la pause déjeuner. Mon cerveau ne devait pas être dans un meilleur état : la routine quotidienne totalement intégrée depuis des années, je ne réfléchissais plus, ma curiosité avait décliné de façon exponentielle et mon goût pour les choses de l'esprit et la réflexion avait laissé place à une apathie délétère. Je posai délicatement mon pied sur le carrelage mouillé afin de ne pas glisser, maintenir en vie cette vieille carcasse inutile qu'était devenu mon corps, et tendis la main pour saisir une serviette que je ne trouvai pas. Je n'étais qu'à moitié surpris : n'avoir plus aucune serviette dans la salle de bains, c'était bien une chose dont j'étais capable, moi qui ne faisais plus ma lessive que de temps en temps, lorsque l'envie me prenait. Je me postai donc près du radiateur et restai dans la même position une dizaine de minutes, le regard fixé sur le porte-serviettes, sans vraiment le regarder.

L'éternel retour du même, la répétition jour après jour d'actions identiques ou semblables, tout dans mon monde répondait à un besoin croissant d'éviter l'inconnu,

l'imprévisible, l'aléa. Répondait. Depuis quelque temps cependant, il n'y avait plus de réponse. Seulement des questions. Je ne prenais plus mes repas à heure fixe, perdais du poids, à tel point qu'un jour je m'envolerais probablement au premier courant d'air, et la nuit je ne parvenais plus à trouver le sommeil. Le jour je somnolais devant un écran d'ordinateur, ce même écran que j'avais pris soin de placer entre moi et le reste du monde. Les chiffres qui défilaient dans une délirante parade logique, le ventilateur qui me fournissait tout juste de quoi respirer, mon tiroir et ses divers compartiments pour les gommes, les stylos, les crayons, les feutres, les marqueurs, les trombones, les agrafes, la règle. Mon univers mesurait en tout et pour tout neuf mètres carrés la journée, et quatre fois plus le soir, soit exactement trente-six mètres carrés pour un petit salon, une salle de bains avec toilettes intégrées, une cuisine et une petite chambre. Ma vie ne nécessitait rien de plus, j'aurais éventuellement pu me contenter de moins. Bientôt je commanderais les courses par Internet et ne sortirais plus que deux fois par jour. Bientôt.

De retour dans ma chambre, ma surprise ne fut pas tellement plus grande. Dans mon armoire il n'y avait aucun vêtement, pas une chemise, pas un maillot, pas un pantalon, pas un slip, pas un caleçon, pas même une chaussette. Rien. Il me restait une demi-heure avant de partir au travail. Une demi-heure pour me vêtir de quelque chose qui ne fût pas un vêtement. L'idée n'était pas spécialement amusante, mais avait le mérite de me changer un peu les idées. J'avais le choix : je pouvais m'enrouler dans une couverture, me recouvrir d'un drap, me confectionner un costume constitué de boîtes en carton (quoique cette dernière option poserait probablement quelques problèmes de déplacement, notamment au niveau des articulations). Dans mon demi-éveil, je me vis également le corps tout peinturluré – un trompe-l'œil, c'était intéressant. Malheureusement je n'avais pas de peinture, ni même assez de cartons. C'est donc le drap qui l'emporta, dans lequel je perçai un trou pour la tête ainsi que deux sur les côtés, plus petits, pour les bras. Lorsque je repassai devant mon miroir, je me trouvai ridicule. Pourtant je ne parvins pas à rire. Jetant un regard à travers la fenêtre du salon, je vis dans la rue, trois étages plus bas, quelques passants timides qui tentaient tant bien que mal de dissimuler aux autres leur nudité ; ils étaient aussi mal à leur aise qu'un invité qui va faire ses besoins dans des toilettes qui donnent sur le séjour. Plouf ! Les Japonais s'étaient depuis quelque temps spécialisés dans ce domaine : on pouvait désormais écouter de la musique ou faire semblant de tirer plusieurs fois la chasse d'eau pour masquer le bruit des étrons plongeant dans la cuvette.

J'arrivai rue Fermi avec dix minutes de retard, mais quelque chose me disait qu'on ne m'en tiendrait pas rigueur. Mes collègues, semblait-il, avaient rencontré le même problème

que moi et avaient opté pour le meilleur choix : nous arborions tous une grande couverture, qu'elle fût blanche, bleue, bariolée, à carreaux ou couverte de motifs multicolores. Un rire gêné parcourut les bureaux, puis quelques-uns, les plus bavards, entamèrent une discussion. Pour une fois, ils avaient vraiment quelque chose à dire. Ainsi que je l'avais prévu, mon supérieur ne me houspilla pas comme il était de coutume au sujet de mon retard, et ce dernier poussa le vice jusqu'à ne pas se montrer de la journée, ce qui en revanche n'était pas inhabituel. Des lignes de codes se déversèrent sur mon écran, mon clavier clapota des heures durant comme le lit d'une rivière et bientôt ce fut la fin de la journée, après moult chocolats chauds (je n'aimais pas le café, ce qui me valait la réprobation de la plupart des employés) et autres sucreries dissimulées çà et là dans mes tiroirs. J'éteignis mon ordinateur, partis en silence et traversai rapidement la foule dévêtue, que l'embarras semblait avoir quittée : certains allaient presque nus de par les rues, d'autres, que la situation réjouissait visiblement, se pavanaient en tenue d'Adam, trop heureux qu'ils étaient de pouvoir enfin assouvir leurs désirs. Les policiers, tout aussi désemparés que le reste de la population, étaient impuissants. Quelques-uns portaient malgré tout leur matraque le long de la cuisse gauche et gardaient une main toujours posée sur leur revolver, au cas où.

La nuit tombait, les lampadaires un à un s'illuminaient et bientôt la ville tout entière baigna dans une lumière ocre et chaude. Dans la pénombre, les habitants circulaient avec un air serein sur le visage, comme si leur corps avait enfin disparu. J'avais moi-même abandonné ma couverture – il faisait bien trop chaud, et me sachant dans la même situation que tout le monde, mon malaise premier avait bien vite cédé la place à un certain bien-être. Pour la première fois depuis des mois, il me sembla même que j'étais de bonne humeur, et je n'étais probablement pas le seul dans ce cas, à en juger par le sourire qui ornait la plupart des visages et les discussions joviales qui s'engageaient entre de parfaits inconnus ici et là. Cette nudité soudaine était peut-être la solution à un problème qui n'avait jamais existé : nous avons tous passé tellement de temps à nous cacher les uns des autres, à tout faire pour oublier qui nous étions et dissimuler tout ce qui chez nous participait de notre humanité, que nous avons fini par ignorer la possibilité d'une *intimité*. Errant ainsi de par les rues repeuplées de Domuse et me perdant en conjectures diverses, des détails de ma vie antérieure me revinrent peu à peu, ceux-là mêmes auxquels je n'avais pourtant jamais porté attention auparavant, empreints tout d'un coup d'une signification nouvelle. La toilette quotidienne, le choix de vêtements appropriés en fonction des circonstances – soirée, mariage, enterrement, journée de travail – et les ensembles de mots que l'on se doit de prononcer à certains moments précis – bonjour, comment allez-vous ? Très, bien, merci et vous ? Songeant à ces quelques paroles qui

n'avaient finalement qu'un seul sens véritable (nous nous connaissons, mais je suis gêné par votre présence car il m'est impossible de vous ignorer et pourtant, ô combien le voudrais-je !), quelques images d'un film de Godard me revinrent à l'esprit. *Très bien merci je vous en prie.*

Lorsque je fus devant mon immeuble, je jetai un regard en arrière, vers un groupe de policiers qui riaient aux éclats. Ils auraient dû nous arrêter, pensai-je. Arrêter tout le monde. Pour exhibitionnisme. Pourtant ils avaient l'air heureux ; au fond sans leurs vêtements, ils étaient comme tout le monde, la plupart avaient d'ailleurs renoncé à leur arme. Lorsque la porte se referma derrière moi, je réalisai que ce jour avait très certainement été le plus heureux de ma vie, du moins de ces dernières années. C'était pathétique. Julia me manquait terriblement, je me demandai quelle avait été sa réaction ; s'était-elle autant amusée que moi, ce jour-là ? Je grimpai les escaliers un à un, songeant en moi-même qu'il était assez illogique que les couvertures n'eussent pas disparu elles aussi. Le lendemain, peut-être... Enfin, passant la porte de mon appartement, mes pieds entrèrent en contact avec la froideur lisse du carrelage blanc ; ils étaient extrêmement sales, la peau qui les recouvrait s'était légèrement noircie et leur plante n'avait plus cette innocence que je leur avais toujours connu – elle était de la couleur du goudron, presque collante de crasse. Je me précipitai dans la douche et, après un court moment d'hébétude (depuis notre rupture, c'était la première fois que je n'avais pas à me déshabiller pour y rentrer), je m'inondai le corps. L'eau coula longuement, tombant en cascade de mes extrémités, pour aller se noyer dans la bonde. Je me sentais bien. Si bien que j'en eus une érection soudaine, sans même avoir songé à qui ce soit. Je me masturbai quelques minutes, éjaculai plusieurs mois d'inactivité sexuelle. J'allais beaucoup mieux.

Il me semble à présent vous avoir révélé le plus important, désormais je puis donc sans regret laisser ce monde derrière moi. J'espère que ces quelques mots parviendront un jour à quelqu'un, mais si vous les lisez, c'est que mon entreprise n'aura pas été vaine – dussiez-vous être le gardien de la prison ou quelque autre mécréant du même acabit. Notre société a peut-être grandement changé, depuis le jour de ma mort (soit aujourd'hui, mardi 3 septembre 20**), c'est pourquoi il se pourrait que la dissimulation de ces modestes feuillets dans l'interstice d'un mur légèrement craquelé vous semble curieuse. Mais pas à moi. Je suis sur le point de perdre la vie pour un rêve, il était donc important de mettre par écrit ce rêve. A l'heure qu'il est, nul n'est au courant de ce que les personnes au pouvoir pratiquent dans l'ombre, voici donc la vérité, du moins en ce qui me concerne : l'onirobot, cette machine créée lors de la décennie précédente par la société japonaise Akumu, sert aujourd'hui de mouchard pour les autorités. Chaque jour, des milliers, peut-être même des millions de

personnes, se connectent à leur onirobot personnel et laissent cette incroyable invention mettre en images leurs désirs les plus profonds, l'objectif étant bien évidemment un apaisement général et le développement progressif d'un certain bien-être étendu à la majorité de la population, excepté les personnes qui se trouvent dans le besoin, personnes qui peuvent néanmoins y avoir accès par l'intermédiaire des onirobots publics, encore assez rares. Outre cette fonction, l'onirobot est en permanence connecté au Réseau, comme toutes les machines depuis les années 20**, les données qui lui permettent de réaliser nos rêves en temps réel sont donc immédiatement transférées sur le site officiel d'Akumu, l'entreprise se réservant le droit de divulguer ces informations aux plus offrants, ce qui a déjà, entre autres, permis à de grands studios hollywoodiens de produire des films à gros budget dont le scénario était basé sur les rêves les plus communs – contrairement à ce qu'on l'on pourrait penser, la rupture avec le cinéma tel qu'on l'avait connu jusqu'alors ne fut pas tout à fait remarquable.

Malheureusement pour moi, le rêve que retranscrivit mon onirobot il y a une semaine n'était pas commun, loin de là, bien que partagé par un faible pourcentage de la population, d'après ce que j'ai pu comprendre. Je ne connais pas la raison de ma condamnation, du moins ne la comprends-je pas exactement. J'ai été jugé *dangereux*, et mon rêve fut diffusé devant toutes les personnes présentes au tribunal. Après cela, mon avocat me fit savoir qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ce n'est pas la première fois qu'on condamne un homme à mort pour ses rêves, me confia-t-il à l'oreille, j'ai déjà assisté à plusieurs exécutions et on m'a demandé de garder le silence, sans quoi j'encourrais la même peine. Je suis désolé pour vous, crut-il bon d'ajouter.

Si, à l'heure où vous lisez ces quelques lignes, la situation est demeurée la même ou a empiré (il est probable, dans ce cas, que vous ayez à votre tour été condamné, sans quoi vous ne seriez pas dans cette pièce), alors je ne puis rien vous dire d'autre : *je suis, moi aussi, désolé pour vous.*

Dimanche 24 août 2008. Erwan Bracchi.